

## **UNE FEMME SEULE**

De Denis Rudler

### **AVERTISSEMENT**

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de la SACD qui gère ses droits

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

**Pour demander l'autorisation : [SACD](#)**

**Durée :** 45 mn

**Personnages :**

Elle, sa fille, son fils.

**Synopsis :**

Une vieille femme malade, proche de la fin, revient sur un évènement tragique de sa vie, celui où elle a été tondu pour avoir aimé un soldat allemand. Le texte est un monologue intérieur qui s'interrompt avec l'arrivée de la fille et du fils.

## ELLE

J'ai bu ma honte  
 toute ma honte  
 et je ne suis pas saoule  
 mille citoyens  
 me sont passés sur le corps  
 pour avoir couché avec un seul boche  
 c'était avant la mémoire  
 dans une sombre liesse  
 quand le cœur de l'ancien monde  
 était à l'agonie et que s'élevaient dans la puanteur des charniers  
 de nouvelles espérances  
 J'avais dix-neuf ans  
 J'ai appris la solitude  
 Il pleuvait des langues de feu et de coups  
 Les coups sont moins douloureux que les insultes  
 J'ai entretenu ce catalogue d'insanités  
 pendant des années  
 Toute ma vie mes cheveux ont poussé court  
 J'avais le désert sur la tête  
 et des rougeurs  
 J'avais dix-neuf ans  
 La vie m'a pris beaucoup  
 J'ai bu ma honte  
 toute ma honte  
 et je ne suis pas saoule  
 Longtemps je ne suis sortie que la nuit  
 Le jour  
 on m'insultait  
 J'ai eu peur du soleil  
 comme d'un baiser interminable  
 Dans cette obscurité  
 je vivais comme une rate  
 chassée avec des pierres  
 J'étais une pestiférée  
 contaminée par l'histoire  
 On attendait de moi que je pourrisse  
 Mes rêves se peuplèrent de figures hallucinées  
 Le jour  
 je me cachais  
 la nuit je pleurais  
 J'ai pleuré longtemps cette rencontre insensée  
 Personne n a séché mes larmes  
 Le peuple ivre  
 horde bestiale jetée dans la rue  
 sur le passage d'une armée pressée  
 chassant les chimères faméliques d'un occupant épuisé  
 a hurlé ma mort  
 Je n'étais d'aucune armée

Une femme seule

d'aucun bord  
Je comptais mes morts quand l'Allemand est venu  
Toute ma vie  
cet homme s'est dissimulé dans ma tête humiliée de femme tondue  
Chaque jour n'a été qu'un effort d'oubli  
J'ai quitté cette ville furieuse  
Les quolibets ont cessé  
J'ai retrouvé le jour  
Un type s'est caressé devant moi  
La foule riait  
Il m'a craché à la figure  
La foule a ri plus fort  
J'entends le rire et le crachat  
J'étais en culotte et en soutien-gorge  
et la foule riait  
me donnait des coups  
ma honte ma honte  
Je tremblais  
L'ennemi s'est glissé en moi  
La foule m'a jetée sur un lit de Procuste  
le lit où  
hurlait-on  
j'avais couché avec l'ennemi  
L'ennemi me tenait par la faim  
C'était un bel homme  
Il m'apportait des colis  
Un bel homme pas sale pas sauvage pas grossier  
C'était un homme armé  
introduit de force chez moi  
Mille citoyens courent sur mon corps  
me brutalisent  
écrasent mes cuisses  
brûlent mes cheveux coupés  
cette cendre jetée dans la boue de mes désirs  
Mille hurlent  
Taisez-vous taisez-vous  
La foule rit  
Peuple peuple où es-tu  
C'est l'histoire qui nous condamne  
au remord et au silence  
puis à la terreur  
C'est l'histoire qui nous rend mauvais  
lucides et mauvais  
Longtemps j'ai voulu hurler  
que je n'étais pas celle qu'ils croyaient  
longtemps j'ai pensé réclamer justice  
Mais non  
Ils m'ont frappée avec des ceintures  
trempées dans le sang de l'ennemi  
trois jeunes soldats abattus au pied du cimetière

que trois jeunes résistants avaient capturés  
Le sang de l'ennemi a laissé sur ma peau des taches noires  
Ces marques sur mon corps  
comme des taches de sang  
transpirent mon impuissance  
mon inconscience  
J'aurais dû lui planter un poignard dans le dos  
à l'Allemand  
Je ne l'ai pas fait  
J'ai fait si peu de choses dans ma vie  
A dix-neuf ans  
on ne lit pas l'histoire dans les livres  
on l'apprend avec son ventre et son sexe  
Un homme s'est avancé il a brisé les talons de mes chaussures  
Je marchais de travers  
dans les rires  
Ils riaient de mes maladresses  
Mais je ne les haïssais pas  
Non je n'avais pas la haine attendue  
Pardonne-leur  
Pardonne-leur  
ils ne savent pas ce qu'ils sont  
Ils étaient violents  
ils imaginaient de grandes jouissances  
Mais je n'ai eu qu'un plaisir médiocre  
Et chaque jour  
Réapparaît la médiocrité de ce passé  
La nuit la foule revient  
Mais il n'y a que cette ampoule au-dessus du lit  
La nuit  
Le passé me tient  
Je ne peux plus penser  
Je ne peux plus penser à mes enfants  
Je ne peux plus  
toutes mes forces contre cette infamie  
toutes mes forces pour n'en rien trahir  
pour oublier  
oublier les vagissements  
Vergessen  
Il resurgit  
L'allemand  
Il était blond  
Les blonds j'en avais horreur  
Tout à coup le soleil a frappé  
les visages haineux et difformes  
la mort a glissé sur la foule  
comme un oiseau passe au large  
sur une mer calme  
La mort était paisible  
Pourtant on mourait de mort violente

A quelques kilomètres de là  
On me coupait les cheveux  
Les cheveux repoussent  
les morts ne reviennent pas  
Mes cheveux n'ont pas repoussé  
Les médecins ont souri  
Des cheveux qui ne repoussent pas  
C'est impossible  
ce n'est pas une maladie  
c'est une plaisanterie  
Les miens non jamais  
les miens cendres jetées dans la-boue  
piétinés disparus  
Dans les camps l'ennemi tondait  
on comptait les scalps  
Cette foule  
mon dieu cette foule  
j'ai peur  
Neuf mois j'ai vécu comme une chienne  
loin de tout  
du village de la vie des monstres des cris des coups de feu  
des fêtes  
Ma mère me cachait  
Elle me disait  
Jeanne tu n'as rien à te reprocher  
Ils oublieront  
Le temps peut tout  
Elle me nourrissait  
et subissait l'humiliation en mon nom  
Un acte qu'elle n'avait pas commis  
Et c'est ainsi que parfois la vie  
nous donne une mère pour survivre  
et ne plus chercher à comprendre  
aimer simplement  
tant de fois j'allais en finir  
elle était là  
un peu triste un peu lointaine  
Elle m'observait en silence  
Ma fille ma fille ne te tue pas  
Pleurait ce corps muet  
je ne l'ai pas fait pas fait  
pas pu  
Tout ce temps je n'ai connu qu'elle  
Mon père est mort durant la drôle de guerre  
Il m'observait depuis son cadre sur le buffet  
comme on toise une grossesse indécise  
La foule m'avait tuée  
Il me fallait renaître  
J'ai accouché d'une nouvelle vie  
neuf longs mois d'obscurité

intérieure et extérieure  
Neuf mois de nuit  
en dedans et au-dehors  
Je ne savais plus ce qu'était la lumière  
Je n'imaginai plus qu'il pût y avoir  
des êtres humains sur cette terre pourrie  
qui ne m'auraient pas jeté la pierre  
Neuf longs mois  
j'étais sale  
devenue une souillon terrée dans sa cave  
couchée dans la merde son dégoût et son ressentiment  
Neuf longs mois pour chasser de moi l'écœurement  
la vie meurtrie  
Je trempais dans mes souillures et salissures  
Je baignais dans une odeur étrange  
une odeur étrangère  
l'étrangeté de mon désir  
Neuf mois pour quitter mon enfance  
Quand enfin ma mère s'est décidée  
je n'étais plus qu'un tas de déjections  
muette et vide  
Elle s'est penchée sur moi  
Elle m'a pris la main  
m'a conduite vers un bac  
dans lequel elle avait préparé un grand bain  
Elle m'a lavée  
comme on lave un nouveau-né  
avec douceur  
en prenant soin de ses yeux  
en lui maintenant la tête hors de l'eau sous la nuque  
Certains me croyaient morte  
dévorée par une implacable nécessité  
Je n'avais pas su mourir  
il me fallait donc vivre et mourir à nouveau  
Un jour lointain  
proche maintenant  
Qui se soucie encore d'une si vieille injustice  
qui se soucie encore de l'histoire qui fut la nôtre  
qui n'est plus la vôtre  
Qui  
au confort de l'ignorance  
préfère les tourments de l'aridité historique  
N'est-il pas fou  
celui qui ayant goûté le repos de l'indifférence  
cherche en de vieux démons  
les palpitations de l'histoire  
La faim m'avait poussé  
à coucher avec la guerre  
sans le savoir  
Il parlait français

il possédait cette distinction des intellectuels  
 qui rend terrifiante la vérité  
 Je m'étais laissée vaincre par cette désinvolture  
 cet amour sans contrainte  
 et tout ce qui nous opposait  
 Mais je n'ai rien revendiqué  
 Surtout pas la réconciliation entre les ennemis  
 A dix-neuf ans on ne connaît pas ses ennemis  
 on se donne par orgueil  
 on croit posséder celui que l'on tient entre ses cuisses  
 On n'étreint que sa propre faiblesse  
 et on s'invente des soupirs amoureux  
 Les crachats ont lavé mes soupirs  
 Les égarements de la vertu m'ont déchirée comme des clous dans la chair  
 Tuez-moi ai-je crié à la foule  
 Un homme s'est avancé  
 qui avait du galon  
 Un résistant  
 Il les a écartés  
 mâles et femelles assoiffés de sang  
 Il m'a libéré les mains et il a dit  
 va-t'en  
 C'était l'archange Gabriel surgissant en enfer  
 Je n'avais pas la foi  
 Je ne l'ai pas salué  
 Je ne l'ai pas remercié  
 Je n'avais pas demandé sa protection  
 à dix-neuf ans  
 sur une place publique  
 face à une foule déchaînée  
 Maintenant je sais ce que damnation veut dire  
 Après avoir goûté le miel du plaisir j'ai bu le fiel de l'histoire  
 On ne vient pas impunément au plaisir  
 en s'oubliant de l'histoire  
 Car le temps se saisit et se dessaisit de tout  
 J'attends avec impatience la fin des temps  
 On ne m'a pas jugée  
 pas excusée pas dédommée  
 On m'a endommagée  
 moi la femme tondue  
 J'attends avec impatience le dernier baiser  
 J'attends mes enfants  
 Je leur dirai tout cela  
 et qu'ils m'embrassent enfin  
 qu'ils acceptent de m'embrasser malgré cela  
 comme ma mère m'a embrassée  
 en me sortant du bain  
 et me poussant au soleil  
 pour sécher ma peau et mes souvenirs  
 L'oubli comme le sable conserve

La vie futile  
Le cri soulage  
Le cri est humainement nécessaire  
Puis arrive le temps  
Où l'on n'a plus la force de crier  
De revendiquer pour soi  
Je ne demande pas réparation  
Je voudrais qu'on me comprenne  
qu'il ne soit pas dit que cet échec  
cette honte et ces excès étaient les miens  
Pendant quarante ans je me suis tue  
Mon mari est mort sans savoir  
Il me caressait la tête et il disait  
je t'aime avec tes cheveux courts  
depuis quand tu les portes court  
Parfois je pleurais  
Parfois non  
je me détournais  
Le passé on l'a en soi  
cette tumeur nous prive du présent  
Toute ma vie j'ai vécu en décalage  
comme si tout ce qui m'arrivait  
l'était pour une autre  
Moi corps de papier  
vieux papier de crêpe bruni par le temps  
je ne m'écris plus qu'étrangère  
C'est le silence qui nous abreuve de tant de malheur  
J'ai fui ma ville mon enfance mes amies  
Ma mère est restée  
gardant son chagrin d'avoir été l'utérus  
par où arriva la femme bannie  
J'ai cherché l'oubli pour mes enfants  
J'ai voulu l'innocence  
de grands draps immaculés  
d'insouciantes années  
une grande légèreté de la vie  
un bonheur  
Je me suis oubliée  
J'ai été le fantôme de moi-même  
celle qu'ils ont aimée  
que j'aurais voulu être  
moi la femme tondue à jamais tondue  
Ils ont été les enfants de leur père  
Il les a voulus  
Il est la lueur sans laquelle je n'aurais pas vécu  
Il m'a tirée hors de moi  
portée où la vie parle d'abondance  
où j'étais le rêve de moi-même  
Sans lui  
perdue dans un mirage trop grand

j'étais finie  
J'ai survécu  
On compte les souffrances accumulées  
Je ne méritais pas de lui survivre  
La brutalité de l'histoire m' avait dépouillée  
Il m'a donné son souffle ses baisers ses enfants  
Il a jeté sur moi une lumière inattendue  
emportée dans la tombe  
et qui ne me sert plus qu'au souvenir d'anciennes rêveries  
J'ai porté ma croix sur la tête  
là où s'écrit l'histoire  
là où la mort jette un regard désabusé  
La maladie n'est pas une épreuve  
pas une punition pas un rachat  
La maladie est une farce qui se joue seule  
dans le petit théâtre de la souffrance quotidienne  
Longtemps la femme tondue a dissimulé en moi la maladie  
comme un virus se cache derrière un microbe  
On croit être grippé  
en vérité on souffre d'un mal plus terrible  
Les premiers symptômes ont été comme des mots lâchés par le corps  
des mots incompréhensibles  
intraduisibles  
épais comme la chair  
lourds comme un caillot de sang  
brûlants de fièvre  
C'est ainsi que j'ai préparé ma confession  
cinq longues années après sa mort  
La maladie s'est installée  
les douleurs se sont calmées  
Cette maladie n'est pas une maladie  
mais un dialogue avec moi-même  
Comment le faire comprendre aux médecins  
Pourquoi hâter la guérison  
C'est ainsi que la vie s'achève  
Quand on est privé de l'ultime combat  
Mes enfants m'ont traînée ici  
Te soigner te soigner criaient-ils  
Et moi  
pas la peine  
Et eux  
pourquoi  
Et moi  
ça passera  
Mais un jour je suis restée clouée au lit  
clouée par mille pointes  
qui me brûlaient la peau du dos et des fesses  
Ils m'ont arrachée du lit et transportée ici  
et transformée en plante verte  
que de fébriles infirmières arrosent chaque jour

C'est ainsi quand l'âge vous prend  
on se nourrit de l'immobilité  
et de ce qu'on vous tend  
un peu de compote de pommes  
un verre de tisane ou une poignée de pilules  
chaque jour on attend sa ration  
on attend la délivrance  
On accouche de sa mort  
de ce qu'on a été  
La mise au monde n'est qu'une affreuse tromperie  
Mes enfants je les ai eus dans les hurlements  
Je redoutais pour eux ce que j'avais souffert  
et ce qu'il me restait à souffrir  
J'étais heureuse et triste  
et dure avec lui qui ne cachait pas son bonheur  
ne comprenait pas mon manque d'enthousiasme  
Il ne fallait pas que cela soit  
Je ne devais pas connaître ce bonheur-là  
moi  
la femme tondue  
qui venait de pousser hors de son sexe honni  
deux innocences  
comme si de rien n'était  
comme si la mort n'avait déjà passé sous mes yeux horrifiés  
son museau humide  
c'est elle que j'avais rencontrée à dix-neuf ans  
la mort  
et rien qu'elle  
et rien que cette musique grave  
qui remplit de chants nocturnes cette chambre claire  
où tant n'ont pu pousser leur chant rageur  
avant de rejoindre la tombe  
emportés sur des chariots  
à l'horizontale  
qui est la position du sommeil de l'amour et de la mort  
Mes enfants  
qu'ils viennent  
qu'ils viennent vite  
et m'emportent loin d'ici  
de ces grands draps blancs  
de ces masques blancs  
de ces calottes blanches  
qui hantent mes nuits  
et cette chambre claire  
où tant ont poussé des cris de douleur  
dans l'espoir d'une guérison  
qui arrive si lentement  
bien après que la nuit survient  
Mes enfants là-bas chez moi  
Même privée de tout

de la parole de la santé d'argent  
 Mais chez moi  
 Où vieillissent les livres qu'il aimait  
 où languissent les meubles qu'il touchait  
 où flotte encore son odeur  
 Je l'ai comme un souvenir dans la tête  
 son odeur de grand malade  
 qu'il traînait de pièce en pièce  
 parce qu'il voulait finir debout  
 La liberté est une marche en avant disait-il  
 C'est pourquoi il avait rejoint le maquis  
 Et je n'ai pas pu lui dire  
 combien je ne méritais pas son amour  
 pas ses caresses  
 sur mon corps marqué de haine dissimulée  
 de crachats fantomatiques  
 Le lui dire  
 Il m'aurait fallu un courage insensé  
 Il m'aurait fallu le perdre  
 Dans un coffret  
 chez moi  
 j'ai gardé les lettres qu'il m'a envoyées d'Indochine  
 avant que le dégoût de la guerre  
 ne le prive du goût des armes  
 Il m'écrivait son amour  
 avec son sang et ses peurs  
 Des lettres froissées  
 grasses  
 Les seules lettres d'amour que j'aie jamais reçues  
 auxquelles je n'ai pas répondu  
 Ecris-moi écris-moi  
 Moi brisée muette paralysée  
 je pleurais en regardant la feuille blanche  
 sur laquelle dansaient les monstres passés  
 toujours vivants  
 Pardonne-moi  
 Je ne pouvais simplement pas  
 Je ne pouvais pas jouer de cet instrument-là  
 Tu ne m'en as pas voulu  
 Tu étais meilleur que moi  
 En tout  
 Tu ne m'as pas demandé d'explications  
 Maintenant que je te les donne tu n'es plus là  
 Plus là  
 Encore moins ici  
 où rien ne me parle de toi  
 où l'on ne parle que de la maladie  
 jamais du malade  
 où je me tais  
 car le silence est une vertu

la docilité un caractère hautement apprécié  
comme à l'église  
Mais je ne mourrai pas ici  
Mon fils m'emportera dans ses bras  
petit paquet de chair et de songes  
Il me sortira  
Je mourrai chez moi  
car c'est ainsi que l'on doit achever le cycle  
dans ses meubles  
dans son monde  
avec ce qu'il nous reste de famille et d'amis  
Mes amis  
Ils ne viennent pas me voir  
Est-ce qu'on visite une ombre  
La vie est une plainte sans écho  
On ne pleure son passé que pour mieux l'oublier  
Même, l'usure du corps devient une habitude  
Les yeux ne perçoivent plus que du brouillard  
Les dents ne mâchent plus que de l'amertume  
L'estomac ne digère plus que de la semoule  
On se sent faible  
avec des pensées plus fripées qu'une vieille pomme  
On se vide  
en contemplant d'anciennes photos  
que l'on croit appartenir  
au monde qu'on a connu  
et qui n'est plus  
Toi  
tu es parti avant le massacre  
avec une peau encore lisse  
et tout tes cheveux  
dans lesquels je passais une main fébrile  
Toi  
C'est la misère présente qui rend plus douloureuse  
ton absence  
Ici le monde est une bouleversante absence  
On voudrait s'en débarrasser  
Mais on n'y arrive pas,  
On attend une visite la nuit le repas  
On attend le temps  
Je dirai à ma fille  
Emmène-moi  
Tout de suite emmène-moi  
J'ai des révélations importantes à faire

[POUR OBTENIR LA SUITE CONTACTER L'AUTEUR](#)